

L'oralité

Nous avons « des choses » à « nous » dire...

Est-ce que ces « choses » sont bien celles que l'on croit, et ce « nous » ne renvoie-t-il pas aux deux protagonistes de la phrase, le destinataire tout autant que l'émetteur ?

Le langage est un recours bruyant et tangible utilisé parmi une foule d'autres échanges, silencieux cette fois-ci, qui nous traversent : liaisons visuelles, tactiles, olfactives... mais aussi liaisons historiques, culturelles, sociales... Le langage est lui aussi chargé de "silences" intérieurs, hors champs ou plutôt champs parallèles très actifs. Ces silences peuvent tout aussi bien être réels, à l'état de micro-événements, se joignant à beaucoup d'autres effets que l'acte de parole occasionne (ou dont le temps de parole se trouve traversé), troubles, passions, gêne, désir, doutes, nostalgies, attentes... ou présents de façon principale dans le moment de transmission bien que difficiles à concilier avec le langage.

De fait, nous ne nous échangeons pas des données quantitatives informatives positives :

- sans jouir au moment de la prise de parole de l'écoute de notre voix, de l'attente de l'écoute d'autrui, de son évaluation permanente,
- sans exprimer notre faculté ou notre difficulté à tourner autour des mots, à les choisir et les disposer, quoiqu'ils disent ou croient dire,
- sans interpréter toute cette matière verbale de façon vocalement singulière, offrant des tons, des vitesses, des accents, des appuis ou des hésitations, des prosodies inattendues à chacune de nos élocutions, chacun de nos récits.

Il faut cesser de croire que la parole n'est qu'un moment langagier technique, propre à dire des choses contenues dans les mots et accompagné (comme un passage mineur obligé et accessoire) de modes de diction : bien au contraire, tout ce qui est sonore et organisé (et le langage est une des premières manifestations sonores des hommes) est d'abord une fiction musicale, même si les sons dont le langage dispose sont superficiellement codifiés.

Cette fiction se compose : d'une partition sémantique, d'une partition relationnelle, d'une partition événementielle psychologique.

Autour de ces trois partitions, celui qui parle se met donc à interpréter son projet de dire (à soi, à quelqu'un, quelque chose, d'une certaine façon, dans certaines circonstances, etc...), et cette expression n'est pas dissociable en trois expressions distinctes, l'une qui serait rationnelle (ce qu'il cherche à faire savoir), l'autre irrationnelle (ce qu'il engage dans le fait de parler ainsi à l'autre) et la dernière mouvante (ce que sa conscience est capable de faire circuler de la première vers la seconde et réciproquement). Il en demeure que ce qui est "joué", ou autrement dit ce qui "se joue", est bien le fait complexe d'une instrumentation sonore complète : elle tient autant compte de l'environnement sonore de l'échange verbal (la portée ou l'absorption des sons émis, le degré d'occupation du champ auditif par des "bruits" voisins - leur nature étant déterminante...), que de l'histoire ou la culture des sons utilisés (les phonèmes, les mots..., transportent avec eux des tons, des connotations...), que des capacités de l'instrument (l'outil vocal, la bouche, l'oreille...), que des usages ou des virtuosités possibles de l'organe (célérité, timbre, mélodisation, silences, souffles...), que de l'expérience établie ou non entre l'émetteur et le public (y a-t-il des sons sous-entendus, des complicités de raccourcis verbaux, des façons de "faire" qui sont connus des deux parties), etc... Nous savons tous qu'une phrase prononcée par quelqu'un témoigne de son locuteur avant de dire ce qu'elle dit : si nous faisons répéter ce même groupe de mots à vingt personnes successives, nous verrons bien cette charge si forte du locuteur s'imposer à nos oreilles, cette quantité d'individu contenu dans la moindre phase jaillir au premier plan, seul porteur du sens cognitif de la phrase.

Si les mots sont écrits, ce sont eux que nous lisons, c'est donc nous qui, les lisant, les interprétons (mettons à part l'incidence très importante du contexte textuel, culturel, social, idéologique..., de ces mots) ; en revanche, si les mots sont prononcés, ce ne sont plus eux que nous entendons, ce ne sont pas eux qui font le sens, c'est la voix de la personne et donc elle toute entière qui fait sens, qui fait le sens, qui traduit, transmet, conduit, détermine le sens des mots qu'elle emploie, et ce parfois, contre le sens originel même des mots.

Nicolas Frize

Extrait du programme sur « *La voix des gens* »

Introduction à l'analyse de la Voixthèque [mémoire de 200 voix dans le nord de Paris et le 93]

1996